

Tiré à part

Volume spécial n°4 Nodus Sciendi

Novembre 2016



Sous la direction de

DIANUÉ Bi Kacou Parfait, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan

Professeur des Universités



ISSN 2308-7676



ISBN 978291933618

Comité scientifique

Pr Jean-Marie KOUAKOU, Université Félix Houphouët-Boigny

Pr Thiémélé L. Ramsès BOA, Université Félix Houphouët-Boigny

Pr Amadou KONÉ, Georgetown University, Washington DC

Pr Bertrand WESTPHAL, Université de Limoges.

Pr Martine RENOUPREZ, Université de Cadix

Pr Simon HAREL, Université de Montréal

Pr Joseph TONDA, Université Omar Bongo

Pr Ludovic OBIANG, DR, IRSH / Gabon

Pr Georice Bertin MADEBE, DR, IRSH / Gabon

Pr Sylvère MBONDOBARI, Université Omar Bongo

SOMMAIRE

1. Dr Raphaël NGWE, Université de Yaoundé I, Département de Littératures et Civilisations Africaines : « **L'itsembabwoko ou la problématique des regards asymétriques** »
2. Dr Christ Olivier MPAGA, Maître-assistant, Université Omar Bongo : « **Lecture de l'altérité dans l'imagerie et la symbolique république gabonaise : "la maternité allaitante"** »
3. Dr. Stéphane AMOUGOU, Chargé de Cours, Université de Yaoundé I : « **Regard sur une humanité falsifiée : une lecture de quelques romans du projet Fest'afrika "écrire par devoir de mémoire"** »
4. Dr. Thierno BOUBACAR BARRY, Université Gaston Berger de Saint-Louis du Sénégal : « **L'individuation, une propédeutique de l'altérité dans l'écriture romanesque d'André Brink et de Ken Bugul** »
5. Pierre Suzanne EYENGA ONANA, Université de Yaoundé I : « **Regard politique, quête altruiste et postulation d'une culture "fémihumaniste" dans l'imaginaire poétique de Marcelline Sibylle Ngono Bene** »
6. Dr. Léa ZAME AVEZO'O, Maître-assistant, Université Omar Bongo : « **Réinvestissement des récits traditionnels par les humoristes gabonais** »
7. Dr Mathurin OVONO EBE, Maître-assistant, Etudes ibériques et latino-américaines, UOB : « **Non soi ou l'autre soi ? Approche comparée de *Le Roi de Libreville* de Jean Divassa Nyama et *La Tercera guerra mundial* de Ismael Grasa** »
8. Cédric EYEBE, Doctorant, Université de Yaoundé 1, « **Le renouveau de la littérature camerounaise : image de soi et critique du social chez Joseph Ndzomo-Mole et Lucien Ayissi** »
9. Dr. Eric MOUKODOUMOU MIDEPANI, I.R.S.H, CENAREST, « **L'enseignement dans *Le bal des princes de Nimrod*** »
10. Dr. NDA'AH Guy Aurélien, Université de Yaoundé I-Cameroun, « **Altérité et stéréotype chez Léonora Miano et Pabe Mongo** »
11. Dr. Noël Bertrand Boundzanga, CRELAF/CELIG, Université de Libreville, « **Altérité et temporalité : soi-même comme un autre** »
12. Dr. OMBAKANÉ Simon, Université de Yaoundé I/ École Normale Supérieure, « **De l'échec du dialogue des sociocultures au racisme : une lecture d'*Un coupable* de Jean Denis-Bredin** »
13. Pr. DIANDUE Bi Kacou Parfait, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët- Boigny, « **Fiction et sciences exactes : pour une variabilité de l'altérité disciplinaire** »

3 « *Regards croisés : altérité et culture dans l'espace littéraire français et francophone postcolonial* », Actes du colloque international à l'Université Omar Bongo de Libreville, les 12 et 13 novembre 2015 / in Volume spécial n°4 *Nodus Sciendi / Le Graal Édition, Novembre 2016*

14. Pr. Pierre-Claver MONGUI, Maître de Conférences, CERLIM, Lettres Modernes, UOB, « **De l'altérité à propos d'une maxime du poète latin Térence : « homo sum, humani nihil a me alienum puto » »**
15. Pr. Steeve Robert RENOMBO, Maître de Conférences, Université Omar Bongo-Libreville, « **Ut musica narratio. Ecriture littéraire et altérité musicale dans Ritournelle de la faim de Jean-Marie Gustave Le Clézio »**

ALTERITE ET STEREOTYPAGE CHEZ LEONORA MIANO ET PABE MONGO

NDA'AH Guy Aurélien

guyaunardh@yahoo.fr

LMF, Université de Yaoundé I-Cameroun

Altérité et stéréotype sont deux notions issues des sciences sociales. L'altérité a souvent été conçue comme l'élément définitionnel de l'être dans une relation fondée sur la différence, en opposition avec l'identité. Dans un même temps, on sait que ce sont les différences qui fondent le monde. L'altérité commande donc l'unité et la diversité sociales. Il faut cependant reconnaître qu'il est difficile de « voir directement la réalité même »¹ puisque notre perception des choses est souvent commandée par la nécessité, l'utilité sociale, surtout la relation entre les groupes. En ce sens, les sciences sociales font du stéréotype un concept essentiel de l'analyse du rapport de l'individu à l'autre et à soi.

De nombreuses études ont été commises sur le sujet avec chaque fois des approches différentes. La question de l'altérité a souvent été évoquée selon les dichotomies supériorité/infériorité, humanité/animalité, civisme/sauvagerie. Si le langage constitue le lieu de manifestation de la relation « moi-toi », en tant que modalité d'accès à la connaissance de soi et celle d'autrui, les préoccupations que soulève l'altérité illustrent la difficulté à penser la différence. Comment le langage que je tiens envers l'autre traduit mon appréhension, mon appréciation de cette différence? Ce qui nous amène à questionner la matérialité discursive de l'altérité dans les romans de Miano et Pabé Mango, altérité conçue comme représentation de l'autre dans et par le langage, et de voir comment cela débouche sur la construction de stéréotypes. Nous avons choisi deux auteurs que tout semble différencier, et pourtant, leurs textes résument bien l'histoire de la littérature camerounaise qui revisite l'historicité de la plasticité du roman africain. Leurs trilogies (*Bogamwoup-désormais* BW-, *L'homme de la rue- désormais* HR- et *Nos ancêtres les baobab- désormais* NAB, de Pabé Mongo ; *L'intérieur de la nuit-désormais* IN-, *Contour du jour qui vient-désormais* CJV- et *Les aubes écarlates-désormais* AE de Léonora Miano) ainsi que *La saison de l'ombre - désormais* SO- de cette dernière nous servirons de cadre illustratif. Notre démarche est à la fois linguistique et pragmatique. Elle consistera à étudier l'altérité à travers les interactions verbales des personnages, permettant ainsi de dégager les relations projetées, leurs visions d'autrui. Pour ce qui est du stéréotype, il sera envisagé comme un savoir entériné permettant de déterminer l'image de l'autre et de soi qui circule dans une communauté donnée.

¹ Jean Lombard et Bernard Vanderwalle, *Philosophie de l'altérité*, Paris, Seli Arslan, 2012, p. 15.

1- De la construction de l'autre dans les échanges verbaux

La force illocutoire qu'assure le langage est un fait établi par la pragmatique, au moins depuis Austin². Le principe d'altérité fait partie de l'un des quatre principes qui fondent l'acte de langage. Ce dernier se définit « comme un acte d'échange entre deux partenaires que sont en l'occurrence le sujet communicant et le sujet interprétant »³. Il s'instaure entre ces deux entités un regard évaluateur de réciprocité qui postule l'existence de l'autre comme « condition pour la construction de l'acte de communication. »⁴ L'échange dialogique devient le lieu de rencontre des personnages, certes, mais aussi celui des idées, des points de vue, d'appréciation de l'autre, des différences et des similitudes de perception.

C'est dans cette perspective dialogique que s'inscrit notre analyse de l'altérité. Car, si le sujet communicant peut parvenir à influencer l'attitude de l'interprétant, c'est justement parce que le sujet communicant se fait une image de ce dernier. Ce qui se traduit concrètement dans le dialogue. C'est ici que se trouve tout l'intérêt de la notion d'altérité en analyse du discours. Comment à travers un échange verbal se construit l'image de l'autre? C'est la matérialité de cette image projetée de l'autre qui nous préoccupe ici.

À ce propos, Elizabeth Charlier⁵ distingue trois axes à partir desquels, on peut situer la problématique de l'altérité: « le plan praxéologique », le (rapprochement ou éloignement par rapport à l'autre), « le plan axiologique » (jugement des valeurs) et « le plan épistémique » (connaissance ou ignorance de l'identité de l'autre). Ces trois dimensions correspondent respectivement aux axes horizontal, affectif et vertical chez Francis Berthelot⁶.

1.1- L'axe horizontal

Il caractérise le rapport de distance ou de familiarité qui relie les sujets de l'échange. On aura ainsi la distance, la familiarité et l'interconversion.

La distance peut résulter d'une accumulation de facteurs : la classe sociale, l'âge, le degré de connaissance mutuel. On en voudra pour preuve cet extrait de dialogue :

²John Langshaw Austin, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, trad. fr. par G. Lane (1^{re} éd. 1962, *How to do things with Words*, Oxford), 1970.

³Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, p.32-33.

⁴ Patrick Charaudeau, « Rôles sociaux et rôles langagiers, in *Modèles de l'interaction verbale*, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence, 1995, p. 79-96.

⁵ Elizabeth Chalier- Visuvalingan, « Littérature et altérité. Penser l'autre », dans *Revue d'Etudes Françaises*, Paris-Budapest, 1996, p.133-160.

⁶Francis Berthelot, *Parole et dialogue dans le roman*, Paris, Nathan, « HER », 2001.

- Doro, interpela encore le Baobab.
- *Massa*, Répondit Doro dans la pure tradition de soumission de la femme traditionnelle.
- le Baobab : Notre voisin Mebenga est venu nous voir avec ces cadeaux dont la signification est claire. Mais j'aimerais savoir ce que tu en penses.
- puisque tu me le demandes, je me permettrai uniquement d'observer qu'en pareille circonstance, *chez nous du moins*, la première femme accompagne son mari. C'est même elle qui doit conduire la négociation.
- Excuse-moi *seigneur*, interrompu le visiteur, la solidarité féminine risque de fausser le débat. *Chez nous les choses ne se sont point* comme elle dit là. (NAB : 45).

Les appellatifs tels que « *Massa*⁷ », « *seigneur* », montrent que la distance entre les personnages apparaît ainsi comme un élément affiché de l'écart qui existerait entre les personnages. L'utilisation de tels désignatifs par les deux personnages pour parler au Baobab, témoigne du peu de familiarité qu'ils vouent à ce dernier. De plus, la défense de l'identité entérinée par la locution « *chez nous* » crée une sorte de replis.

La familiarité est le mode idéal permettant aux personnages de mieux exprimer le fond de leur pensée. On considérera pour s'en convaincre cet exemple :

Faisant taire les battements de mon cœur, je tins le langage suivant à mon camarade :

- (L1) *Vieux frère*, je suis peiné de te le dire, mais il va falloir que tu te trouves une piaule.
- (L2) Mais pourquoi ? Demanda-t-il ?
- (L1) Parce que le propriétaire menace de nous mettre tous deux dehors. Pour commencer, il double le prix du loyer, étant donné que nous vivons à deux ici. Il me réclame des arriérés.
- (L2) Et où veux-tu que je parte maintenant ?
- (L1) Je ne sais pas, moi. Tu dois de débrouiller. Tu vois bien qu'avec mes quinze mille francs pour la chambre et entretenir deux personnes. (HR : 91).

La composition nominale, « *Vieux frère* » et le tutoiement entre les personnages, montre une proximité sociale, l'amitié en l'occurrence, qui leur permet d'aborder un sujet fort délicat en toute franchise. Cette réciprocité de considération peut déboucher sur une interchangeabilité des écarts praxéologiques des personnages.

La distance entre deux personnages peut se muer en familiarité et inversement. C'est notamment le cas des personnages de la trilogie de Miano qui, au départ étaient distants par leur langage, se trouvent liés à la fin de l'échange, leur discours devient plus conciliant :

Je lui ai parlé : (L1) Madame, lui ai-je dit, pouvez-vous me dire comment je pourrai me laver, et s'il serait possible d'obtenir une vraie robe et aussi une culotte ?

⁷ Forme très répandue dans les langues locales pour traduire « monsieur » ou « patron », témoignant ainsi des égards à celui ainsi désigné.

- (L2) Ne m'appelle pas madame, on n'est pas chez les Blancs, ici. Tu pourrais être ma fille alors dis Maman Kwédi. (CJV : 61)

On se trouve ici dans un cas d'altérité de mot, marqué par la dénaturalisation du mot « madame ». C'est en effet l'usage de ce mot par les interlocuteurs qui définit le rapport l'appréciation de la jeune Musango envers Kwédi, respectivement désignées par (L1) et (L2). On assiste d'abord à une réfutation de « l'objet de discours »⁸ par les interlocuteurs. Ce qui est réfuté par (L2) c'est bien le mot « madame », parce que considéré comme inadéquat, mettant une distance entre les deux personnages. Elle préférera le mot « maman » plus affectif, familial, s'ancrant ainsi dans la socioculture africaine qu'elle oppose à une autre, occidentale, mais aussi gage de respect. Mais (L1) trouve cette proposition, mal venue, puisqu'elle a déjà une mère. La solution médiane sera donc : (L2) « appelle-moi Tante Kwedi ». (CJV : 61). Les deux personnages finissent ainsi par se traiter avec familiarité et respect mutuel. De la distance en situation initiale, on aboutit à la familiarité. Quelquefois cependant, le dialogue peut donner lieu à des appréciations sur tout autre axe où se manifestent des sentiments de supériorité ou d'égalité entre les protagonistes.

1.2- L'axe vertical

Il correspond à la différence hiérarchique ou d'égalité qui peut s'établir entre les personnages et influencer leur prise de parole.

La hiérarchie désigne d'un rapport de la classification qui place un personnage en position supérieure par rapport à un autre. Il résulte le plus souvent de leur classe sociale. Il conduit dans la majorité des cas à une situation de tension. Le dialogue ci-dessous entre un chef milicien et une gérante de bistro est fort évocateur :

- (L1) Tu as des hommes devant toi, et pas de viande ?
- (L2) Patron, je ne savais pas que vous alliez revenir sinon, j'aurai gardé de la viande, pour tes hommes et toi.
- (L1) Tu n'avais qu'à demander, *imbécile*. Maintenant, tu as un grave problème à régler. Réfléchis bien, et dis-moi ce que tu peux donner en échange. Pendant que tu penses à ça, sers-nous à boire (AE : 79)

Parce que homme, plus qui est armé, le locuteur (L1) se croit supérieur et dicte son point de vue, mieux ses exigences à (L2), qui est-elle, morte de peur le traite avec beaucoup d'égard. Ce rapport hiérarchique est marqué par la soumission d'un côté, avec le vocable « patron » et de l'autre la domination renforcée par l'injure, « imbécile », preuve qu'ils ne sentent pas égaux.

⁸ Nous empruntons ce terme à Frédérique Sitri, qui lui-même souscrit cette définition de Bakhtine, « L'objet de discours d'un locuteur n'est pas objet de discours pour la première fois dans un énoncé donné et le locuteur donné n'est pas le premier à en parler. L'objet a déjà été parlé, controversé, éclairé et jugé diversement » (1979-1984 :302).

État d'équilibre idéal, l'égalité suppose que les intervenants d'un dialogue, par leur discours se sentent au même niveau et ne se voient pas comme rivaux, l'un cherchant à prendre le dessus sur l'autre. Il n'est donc pas source de tension discursive, puisqu'aucun des personnages ne perçoit l'autre comme inférieur, assujéti. On croirait presque qu'ils se prennent d'affection.

1.3- L'axe affectif

Il s'agit de l'expression du ressenti d'un personnage envers un autre. On distingue ainsi l'affection de l'hostilité, mais aussi le camouflage.

La sympathie peut naître d'une situation de tension où un des personnages se place en situation d'adjuvant pour un autre et finissent par venir à bout de la menace. C'est le cas de ce dialogue qui laisse transparaître l'affection de madame Mulonga pour la petite Musango :

- (L1) Je peux travailler pour payer le gîte, mais j'aimerais surtout rentrer à l'école.
- (L2) Tu n'iras pas travailler, Musango, avec cette maladie. Et puis tu es trop jeune. Tu as vu beaucoup de choses, mais tu n'es qu'une enfant. Tu peux rester ici. Il y a une école juste derrière. Ensuite, tu passeras le concours d'entrée en sixième. Une formalité pour toi. (CJV : 164).

Dans cet exemple, (L2) qui a été la maîtresse de la petite Musango (L1), âgée de moins de douze ans et drépanocytaire de surcroît, est peinée à la vue du spectacle pathétique de cet enfant qu'elle sait pourtant intelligente, jetée dans la rue par sa propre maman qui l'accusait de sorcellerie. Prise de pitié, elle lui propose son aide, afin de remédier à cette situation. Ce qui fait dire à Francis Berthelot qu'en venant en aide à celui qui est en difficulté, l'adjuvant « fait de leur lien un facteur de résolution d'un conflit en cours »⁹. A l'inverse, l'échange verbal des personnages peut trahir l'antipathie, l'hostilité qu'ils entretiennent.

Les situations de tensions entre deux personnages débouchent souvent sur les échanges virulents et acerbes. Les textes de notre corpus présentent un nombre impressionnant de situation d'indignation des personnages, mais les plus illustratifs semblent être ceux de *Contours du jour qui vient*, comme l'attestent ces deux extraits :

- (L1) Tu n'as pas de temps à perdre ? Cela tombe bien. Nous non plus. L'alternative est claire : tu t'assieds ou tu sors.
- (L2) Je ferai comme je l'entends, et je te promets d'avoir débarrassé le plancher avant l'onction des millionnaires, si et seulement si...
- (L1) Mais ta tête est malade ou bien ? Tu te tiens dans mon église, tu profères des « si et seulement si » devant mes fidèles, et par-dessus le marché tu moques mes onctions dominicales ! Sache pour ta gouverne que mon huile bénie, une fois appliquée sur le front des élus, leur assure abondance et félicité !

⁹Francis Berthelot, *Parole et dialogue dans le roman*, Paris, Nathan/ HER, 2001, p. 23.

- (L2) Ma très chère Ruth, jette-t-elle d'une voix gelée, je te suggère de descendre de tes grands chevaux. Contrairement à tous ceux qui sont ici, et j'inclus dans le lot ton comparse conjugal, je connais ta carnation d'origine et tout le reste. Ne m'oblige pas à m'avancer vers cette chaire, où je témoignerai des faits aussi compromettants que vérifiables te concernant. (CJV : 183, 184, 185).

De cette dispute, il ressort que les deux protagonistes se sentent l'une l'autre supérieure, jouissant d'un mérite qui l'autorise à prendre son interlocutrice comme une usurpatrice, n'ayant pas droit à la parole pour quelques motifs. Cette manière de considérer les autres comme subordonnés, inférieur à soi fait bien penser au rapport entre subsahariens et descendants d'esclaves :

- L'homme dit : (L1) Espèce de Mukokè¹⁰, pour qui te prends-tu ? Quand on n'a pas de généalogie, on apprend à rester à sa place ! Et la femme répond avec un accent d'ailleurs : (L2) Je savais que tu n'étais pas un nègre ordinaire. Tu peux me traiter de canne à sucre si tu veux. Nous au moins, nous n'avons jamais vendu personne ! Il la gifle (CJV : 109).

Tout se passe dans cet exemple comme si l'histoire définissait celui qu'on a en face de soi. Et parce que l'autre est issu de tel bord, il n'avait pas le droit de s'exprimer ou plutôt que sa conduite découlait de son ascendance. Le rappel de leurs généalogies est considéré comme une injure très grave, au point où (L1) ne peut se retenir de donner un soufflet à sa compagne (L2). Il a pourtant été le premier à dénier à l'autre une ascendance parce que descendante d'esclaves. Il y a aussi des cas où les personnages n'affichent pas leur jugement de l'autre.

Savoir ce que l'autre pense de soi n'est pas toujours aisé dans des situations où les personnages n'expriment pas toujours leurs sentiments ouvertement. Dans certains cas, ils s'aveuglent eux-mêmes ou tiennent un discours de dupe à leur interlocuteur. Bien entendu, les sentiments peuvent évoluer entre les personnages et passer ainsi de l'affection à l'hostilité ou de l'hostilité à l'affection et du camouflage à l'ouverture. C'est ce premier cas qui prévaut dans l'exemple ci-dessous :

- (L1) Ne passe pas, mon frère, lui dit le mendiant. Jette une pièce au pauvre. Cela te sera compté au... Il s'interrompt comme étranglé par un garrot invisible.
- Tu m'excuseras, ami, dit-il, confus. Je vois que nous sommes du même pied. Tes jambes tiennent à peine debout. Ton ventre est creux et tu sembles avoir fait un long chemin. Ne dédaigne pas mon offre, prends ces bananes douces et mange-les.
- (L2) Merci, dit Wamakoul sans hésitation.
- (L2) Toi tu n'es pas lépreux ? Interrogea Wamakoul en observant les mains du mendiant.
- (L1) Non

¹⁰ Mot douala du Cameroun, signifiant canne à sucre. Terme désobligeant employé pour désigner les antillais.

- (L2) Tu n'es même pas paralytique ? Continua-t-il en observant ses jambes.
- (L1) Non plus.
- (L2) Et ces béquilles ?
- (L1) Les moyens de vivres, dit-il, sentencieux.
- (L2) Ah oui, je vois, répondit Wamakoul.

L'indignation de Wamakoul n'alla cependant pas jusqu'à vomir les bananes qu'il avait mangées et qui étaient la moisson de la mendicité. (HR : 120-121).

Le « merci » de (L2) lorsqu'il reçoit les bananes et son acquiescement de la dernière tirade, cachent mal l'évolution de son sentiment qui passe de la gratitude à l'endroit de (L1), considéré dans un premier temps comme une main providentielle, au rebu, constatant qu'il s'agit, non seulement du pain de la mendicité, mais plus grave est de savoir que celui-ci provient de l'exploitation frauduleuse de cette humiliante condition. (L1) a-t-il donc conscience de ce sentiment diffus dans le silence de (L2) sur la question ?

On se rend bien compte que l'altérité peut se lire dans l'échange verbal à partir de trois axes : horizontal, affectif et vertical. Cette classification ressortit des différentes appréhensions que le locuteur donne de l'autre à travers son discours. En sorte que l'identité des interlocuteurs se construit à partir de leurs différents regards. Cette appréhension de l'autre peut également puiser dans l'image figée d'un groupe.

2- Du Stéréotypage ou le figement de l'image de l'autre

Le stéréotype est un concept que la pluralité des travaux a fortement contribué à marquer l'imprécision définitionnelle, chaque discipline s'arrogeant le droit de le redéfinir selon le prisme qui le sied le mieux. Nous l'avons dit en entame de cet essai, il s'agit d'abord d'un concept issu des sciences sociales avant d'être récupéré par les disciplines littéraires. En effet, pour les sciences sociales, le stéréotype se perçoit comme une idée « préconçue non acquise par l'expérience, sans fondement précis qui s'impose à un groupe et à la possibilité de se reproduire sans changement. »¹¹C'est donc une idée reçue de « seconde main », entérinée comme telle sans tenir compte des variations qui doivent ou peuvent exister entre les membres du groupe ainsi catégorisé. Il s'agit le plus souvent de généralisation sans doute exagérée, d'opinions toutes faites, acceptées sans avoir été soumises à un examen critique. C'est cette idée de préconçu ou de préfabriqué associée au collectif qui prime également dans l'analyse du concept dans les études littéraires.

En effet, de nombreuses études ont rapproché le stéréotype des notions de cliché et de doxa.

¹¹Norbert Sillamy, Dictionnaire encyclopédique de psychologique, Paris, Bordas, 1980, entrée stéréotype.

Malgré de nombreuses études la doxa reste une « notion floue »¹². Terme grec, il renvoie à l'ensemble d'opinions, de jugements et de croyances participant de la représentation collective de la réalité. Il s'agit, selon Charlotte Schapira, d'un « amalgame d'opinions et de croyances non vérifiées et souvent non vérifiables, elle serait même nécessairement porteuse d'une idéologie et de ce fait susceptible d'être asservie à un courant de pensée dominant. »¹³ Les études de la doxa engagent deux niveaux d'appréciation que sont le savoir partagé et l'opinion commune. Le savoir partagé est « ce qui va sans dire » et l'opinion commune est « ce qui va de soi »¹⁴, dira Fournier. C'est chez Barthes que le rapprochement entre doxa et stéréotype aura ses lettres de noblesse. Pour lui en effet, le stéréotype vient de stéréos qui « veut dire solide »¹⁵. Doxa et stéréotype constituent le lieu où l'idée, la pensée et le sujet pensant lui-même se trouvent solidifiés et immobilisés.

Si le stéréotype et le cliché renvoient en premier à l'imprimerie où ils ont d'abord été utilisés, la linguistique a voulu opérer une scission entre les deux. Conservant la similitude à la plaque d'imprimerie reproductible en un nombre infini d'exemplaires toujours identiques, de nombreux ouvrages font des clichés des « groupes de mots tout faits », des expressions « cent fois redites, tirées à un nombre infini d'exemplaires »¹⁶. On tombe ici dans la banalisation langagière des figures expressives déjà vues. Le cliché devient pour ainsi dire une unité linguistique, mais plus encore, un fait de style au point où Riffaterre¹⁷ y rangera des métaphores, des antithèses, des hyperboles récurrentes dans le langage quotidien.

Bien que souvent utilisés comme des termes interchangeables par les critiques littéraires, le terme cliché est le plus souvent usité lorsqu'on se préoccupe du style et de sa composition ; le stéréotype étant réservé pour sa part aux croyances et idées reçues. Ce qui fit dire à Ruth Amossy que le stéréotype est un « schème récurrent et figé en prise sur des modèles culturels et les croyances d'une société donnée, schèmes qui n'a pas besoin d'être répété littéralement pour être perçu comme une redite

¹²Paveau, Marie-Anne, « L'entrée DOXA : Pour un traitement rigoureux d'une notion floue », *Mondialisation(s)* 71, 2003, pp. 176-181.

¹³Charlotte Schapira., *Les stéréotypes de pensée et stéréotypes de langue*, in *Congrès Mondial de Linguistique Française- CMLF*, 2014, SHS Web of conférences, P. 65-83.

¹⁴Phi Nga Fournier, « La stéréotypie, un avatar de la communication incontournable dans l'enseignement-apprentissage d'une langue-culture étrangère. Essai de mise au point conceptuelle », dans *Synergies Pays Riverains du Mékong*, n° 2, pp.47-65, mis en ligne 25 janvier 2011.

¹⁵ Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, Coll. « Écrivains de toujours », 1975, p. 63.

¹⁶Henri Bonnard, *Notions de style, de versification et d'histoire de la langue française*, Paris, SUDEL, 1953, P.34.

¹⁷Michael Riffaterre, *Essai de stylistique structurale*, présentation et traduction de Daniel Delas, Paris, Flammarion, 1971, P. 163.

(contrairement au cliché qui est de l'ordre de l'expression tout faite reproduite mot à mot.) »¹⁸

Même si on note l'incapacité du stéréotype à se définir de manière autonome, il demeure indéniable que, de par sa conceptualisation des groupes qui peut être fausse, le stéréotype est un appoint considérable dans la compréhension de notre entourage.

A la lumière de ce panorama du stéréotype, on peut s'aventurer, dans les études littéraires à faire une classification en stéréotype de langue et stéréotype de pensée pour rejoindre Charlotte Schapira. Par stéréotype de langue il faut entendre une structure syntagmatique figée qui a d'abord été « une trouvaille stylistique, une image qui initialement s'est propagée en discours précisément grâce à son expressivité et qui, érodée par l'usage, a fini par perdre son originalité. »¹⁹ Elle rejoint ainsi la conception du stéréotype par le Trésor de la Langue Française qui donne cette définition du mot au sens de la linguistique et de la stylistique : « Association stable d'éléments, groupe de mots formant une unité devenue indécomposable, réemployée après avoir perdu toute expressivité. »²⁰ Dans le stéréotype de pensée, c'est moins la forme syntagmatique figée qui prévaut d'autant plus qu'il peut être repris de manière différente. En revanche, c'est le figement d'une idée reçue qui est ici dominante. Parmi ceux qu'on retrouve dans notre corpus, on citera les stéréotypes ethniques, les stéréotypes raciaux et les stéréotypes sociaux.

2.1- Les stéréotypes ethniques

Chez Miano comme chez Pabé Mongo, les stéréotypes servent à établir des catégorisations, à tracer des frontières entre les tribus, les peuples d'un même pays. Cette appréhension de l'autre se fonde sur des préjugés et des opinions reçues, validées par une communauté et transmises comme telle à travers des générations. Le stéréotype relève ici d'une prise de position simpliste et très conventionnelle, banale qui repose sur des « on dit » et non sur des fondements réfléchis. Il procède de l'opposition « nous », affecté d'un fort coefficient mélioratif, et « ils », figure de la péjoration en parfaite opposition au « nous ». Aspect fondamental de l'ethnocentrisme, les stéréotypes ethniques contribuent à la formation et à la perpétuation de l'identité collective qui constitue ce qu'il serait logique de nommer l'identité ethnique. Il s'agit d'une représentation finie, simplifiée des caractéristiques spécifiques des membres d'un groupe ethnique, une fausseté qui a été répétée tant de

¹⁸ Ruth Amossy, « La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine », dans *Littérature* n°73, Mutation d'images, 1989, p. 29-46.

¹⁹ Charlotte SCHAPIRA, « Les stéréotypes de pensée et stéréotypes de langue », dans *Congrès Mondial de Linguistique Française- CMLF*, 2014, SHS Web of conférences, P. 65-83.

²⁰ Le TLFi-<http://atilf.atilf.fr/>

fois et qui est admise par plusieurs comme généralement vrai. Pour s'en convaincre, considérons ses deux exemples :

« L'air posé et noble, traits fins, il portait *une grande gandoura* comme tous ceux de sa région et n'oubliait pas de *se parfumer violemment*. » (NAB :117).

« Ah, le soleil levant! Vous mangez encore les hommes là-bas ? » (L'HR :26).

Deux éléments sont essentiels dans le premier exemple : la tenue et la force du parfum. On peut aisément deviner de quelle région est issue le protagoniste décrit. Il viendrait de la partie septentrionale du Cameroun. L'autre qui est sans doute différent du narrateur est catalogué, défini par sa tenue et son haleine. Il s'agit là des traits assez subjectifs puisqu'un sudiste peut avoir les mêmes traits, se vêtir d'un accoutrement similaire, et s'embaumer pareillement sans devenir nordiste. C'est ce caractère absurde du stéréotype qui dénature l'image de l'autre qu'on retrouve dans le second exemple.

En effet, une idée très répandue a eu cours et persiste d'ailleurs dans une grande partie de l'opinion. Selon une anecdote invraisemblable, une communauté aurait mangé un sous-préfet avec ses galons dans la Région de l'Est Cameroun. Bien que difficilement attestable, il n'empêche qu'il s'agit d'une image assez fortement ancrée dans les habitudes. Au point que cette question du personnage se pose encore assez souvent dans la réalité, quand elle n'est simplement pas envisagée comme une affirmation, pouvant se transformer en un catalyseur d'une mésestime, une rivalité obscène à l'instar de celle entre Blanc et Noir.

2.2- Les stéréotypes raciaux

Le racisme. Voilà un mot qui cohabite chaque jour avec l'humanité et fait les choux gras de l'actualité. Il n'est donc pas étonnant que des extraits de notre corpus contiennent des stéréotypes renvoyant à une stigmatisation d'une race par une autre.

Le dénigrement du Noir par le Blanc est un fait qui est attesté dans les littératures occidentales. Elle a produit des stéréotypes qui ont encore cours dans nos communautés malgré leur caractère erroné et diffamatoire. C'est le cas de ce dit-on « la saleté ne tue pas le Noir » qu'on retrouve sous la plume de Léonora Miano :

De toute les manières, ils s'étaient approprié une injure que les colons avaient eu coutume d'adresser à leurs pères et qui se transmettait depuis, de génération en génération : « La saleté ne tue pas le Noir ». (IN : 47)

Doit-on encore soutenir un tel propos au regard du nombre de victimes du choléra et autres épidémies liées à l'insalubrité ? Quoi qu'il en soit, les occidentaux n'ont pas le monopole du stéréotype racial. C'est ce que nous apprend cette scène de ménage d'un couple hybride, Antillaise et Africain, en pleine rue que nous décrit la narratrice de *Contour du jour qui vient* :

Elle est vêtue comme pour se rendre à une fête, et la brise soulève un peu l'étoffe légère de sa petite robe noire, lui découvrant les mollets et une partie des cuisses. L'homme lui crie qu'elle est habillée comme une pute. Elle se retourne pour lui répondre que c'est bien ce qui lui plaisait chez elle avant qu'il ne l'emmène vivre ici, chez *les sauvages*. (CJV : 109)

« Les sauvages », le mot est lancé. C'est donc ainsi que les antillais considéreraient les Noirs ? Serait-ce exagéré, lorsqu'on sait que les descendants des africains déportés voient des traîtres en ceux restés sur le continent, responsables de leur déportation ? Quelle qu'en soit la réponse et même si une telle appellation ils la doivent aux occidentaux, les antillais ne sont pas moins sensibles à la dénomination à eux conférée par les africains :

« Je suis trop bien pour un type qui veut épouser sa maîtresse, pour plaire à sa mère qui ne veut pas d'une descendante d'esclaves... » (CJV : 111)

On verra que les occidentaux ne sont d'ailleurs pas les seuls à avoir considéré le Noir comme un animal. Miano nous apprend que les Noirs en ont fait pareil. Il suffit de considérer la description désignative que confère les Noirs à ces êtres qu'ils trouvaient étranges :

« Leurs relations avec les étrangers aux pieds de poule s'étaient renforcées. » (SO : 200)

Miano n'emploie pas le vocable « Blanc », mais se met dans la position des « Noirs » découvrant des êtres étranges et en font un rapprochement déconcertant avec une poule, dont la vulnérabilité est aussi un autre stéréotype utilisé par le Noir pour affubler le Blanc. Dans ces conditions, le stéréotype peut quelquefois être poussé à l'extrême et s'apparenté au dénigrement de l'autre. On en voudra pour preuve cette comparaison faite entre un vieillard « Noir » et un « Blanc » :

Mebenga s'écroula sur le plancher. Il se releva presque aussitôt et jeta des regards honteux autour de lui. « Un petit malaise », expliqua-t-il avec un sourire contraint. « Quand un Noir atteint mon âge, dit-il en s'époussetant, il devient aussi faible que le Blanc. » (NAB : 49)

Le comparatif d'intensité « aussi... que », indique tout l'ascendant que le locuteur d'un tel propos accorde au comparant « Noir », race à laquelle il appartient, au détriment du comparé « Blanc » en termes de construction physique, toute chose qu'on devrait relativiser pourtant. Il s'agit là d'une idée reçue qui laisse penser que le Noir aurait une constitution physiologique plus robuste que celle du Blanc. C'est cette idée qui a favorisé la déportation de nombreux Noirs lors de la traite transatlantique. Un phénomène qui, à ses débuts a été fortement marqué par des appréhensions mutuelles fondées sur des *aprioris*, des jugements au premier degré de l'inconnu.

L'incapacité des Noirs à reconnaître cet *alter ego* d'une autre couleur, d'un autre monde a laissé penser à un esprit d'outre-tombe, tel que l'illustre cet extrait :

« Nos frères du bord de l'eau ne sont pas insensibles à l'apparence des étrangers venus de Pongo. Si nous nous en référons à leur complexion, il ne peut s'agir que *d'esprits, sans doute des revenants* et pas les nôtre. » (SO : 92)

Cette appréciation de l'autre, un étranger qui devient étrange n'est pas une originalité de Léonora Miano. On la retrouve aussi chez Pabé Mongo :

« Elle (Tête gouvernementale) avait poussé à l'arrivée *des hommes fantômes d'outre-mer.* » (BW : 7)

Cette appréciation de l'inconnu, fait de l'autre une variable mystérieuse, qui est tout autre mais pas mon semblable, du simple fait d'une pigmentation différente de la mienne. Même quand la pigmentation semble identique, l'histoire confère aux races des idéologies antagonistes. Toute chose qui concourt à une socialisation difficile entre les groupes.

2.3- Les stéréotypes sociaux

Les romans de notre corpus produisent des portraits des personnages qui sont en réalité de véritables images, permettant de catégoriser un groupe ou une classe sociale. Ce qui définit le stéréotype dans ses conditions, c'est d'abord sa dimension consensuelle, le fait qu'il soit partagé et fasse l'unanimité parmi tous les individus. Il s'agit donc d'un ensemble de « croyances partagées concernant les caractéristiques personnelles, des traits de personnalité, mais souvent aussi des comportements, d'un groupe. »²¹ Les stéréotypes procèdent d'une généralisation touchant une catégorie de personne à laquelle on n'appartient pas. A ce propos, considérons cet extrait :

« Le physique du Baobab correspondait bien au portrait type : ventre bedonnant, menton boursoufflé, cou plisse, joues tombantes. » (NAB: 31)

Le narrateur qui est par ailleurs le héros du roman, offre là en portrait l'image de ce qu'on se fait assez souvent d'un homme aisé, présentant les signes extérieurs de prospérité, ce qu'on appelait au Cameroun dans les décennies quatre-vingt-dix les « Bao ». Il n'y a pas que les hommes fortunés qui sont catalogués dans ce roman. Les chasseurs eux, traînent la réputation d'être malhonnêtes comme l'atteste cet extrait :

« Un chasseur fut-il jamais honnête ? Le propriétaire de l'arme doit considérer tout ce qui lui est apporté comme don, puisqu'aucune loi ne régit l'habileté. » (NAB : 28)

La sagesse a aussi ses traits distinctifs : le poids de l'âge, la chevelure grisonnante ou même le fait d'être chauve :

²¹Jacques-PhillipeLeyens, *Stéréotypes et cognition sociale*, Mardaga, 1996, résumé.

« En dépit de son âge fort avancé, Tsi Mimbeng n'avait ni cheveux gris, ni calvitie qui, à Mbamais, indiquaient la sagesse. » (BW : 6)

Mais on ne reconnaît pas que des vertus à la vieillesse. Une longévité exceptionnelle peut aussi connoter une force mystique qui permet de résister à la mort en précipitant des plus jeunes. Dans ces conditions, la vieillesse ne préfigure plus la raison, le tempérament, mais devient un motif de désocialisation, de marginalisation, et plus grave de culpabilité d'homicide. C'est ce qui ressort de cet exemple :

« Là-dessus chacun trouva force arguments, force preuves irréfutables démontrant que le vieillard était un sorcier, l'une des preuves les plus accablantes était son âge. » (BW : 120)

On le voit bien, le stéréotype, généralise, catégorise, particularise même. Sans avoir besoin d'être raisonné, il est admis du groupe où il naît donnant ainsi une image pas toujours vraie de l'autre, celui qu'on a en face de soi. Il en est ainsi de ceux qu'on estime avoir des comportements d'occidentaux, parce qu'ayant adopté des attitudes différentes de leur congénères :

« Le camp Blanc était un corps étranger à Mbamais dont la greffe posait la question du rejet ou de l'assimilation. La tôle au milieu de la natte était-elle le levain du développement dans la pâte du primitivisme ou alors l'animal pris dans l'inertie du sable mouvant ?

La même question se trouvait dans l'attitude de Mbappè, Nyo'o et Mvondo, respectivement Blanc des plantations, Blanc des soins et Blanc des écoles. » (BW : 10)

Du simple fait qu'ils soient ingénieur agronome, médecin, enseignant, les trois fonctionnaires envoyés à Mbamais sont considérés comme des Blancs à la peau noir simplement pour avoir appris et vouloir enseigner aux Noirs à vivre comme le Blanc.

Parce que calqué sur les modèles culturels d'une époque et figé dans l'entendement collectif, le stéréotype permet une première impression de l'autre, bien que fausse la plupart du temps. Son intégration dans la littérature doit permettre de dénoncer le préconstruit et selon Ruth Amossy, de mettre en garde « contre l'automatisation et la mécanisation des relations humaines comme de la production culturelle. »²²

En définitive, la notion d'altérité, telle que sus évoquée, procède d'une volonté d'analyser la construction d'une identité discursive en relation avec autrui. Les trois axes qui nous ont permis d'explorer les perceptions de l'autre dans le discours, ne constituent en rien des postes fixes. Dans leurs dialogues, les personnages peuvent

²²Ruth Amossy, « La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine », *op.cit.*

combinaison de plusieurs axes, témoignant ainsi de la complexité de leur point de vue, du regard qu'ils portent sur l'autre. Elle permet de penser l'identité comme une construction et non un produit, une somme de variabilités de perception de l'autre dans et par le discours. Dans ce contexte, l'identité d'un locuteur procédera des différentes mutations du regard qu'il peut porter sur l'autre à travers leurs échanges verbaux. Ce rapport à l'autre peut, bien entendu, être fortement marqué par une idée préconstruite de cet autre. En sorte que, sans vouloir le comprendre, sans investigation préalable, cette idée ou image reçue devient une barrière, un obstacle à la connaissance de l'autre, un frein à l'ouverture. Qu'il s'agisse de stéréotypes ethniques, raciaux ou sociaux, l'idée reçue contribue fortement à la catégorisation, une première perception de l'autre, individu ou groupe, tenu à distance parce que jugé différent de soi. Nécessité impérieuse de la connaissance d'autrui, le stéréotype joue un rôle important dans la sauvegarde des identités sociales et culturelles. C'est la dénonciation de l'entérinement d'une opinion fautive généralisée que le littéraire met en avant.

BIBLIOGRAPHIE

1. Livres

- AUSTIN John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, trad. fr. par G. Lane (1^{re} éd. 1962, *How to do things with Words*, Oxford), 1970.
- BERTHELOT Francis, *Parole et dialogue dans le roman*, Paris, Nathan/ HER, 2001.
- BONNARD Henri, *Notions de style, de versification et d'histoire de la langue française*, Paris, SUDEL, 1953, P.34.
- CHARAUDEAU Patrick, MAINGUENEAU Dominique, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, p.32-33.
- LEYENS Jacques-Phillipe, *Stéréotypes et cognition sociale*, Mardaga, 1996, résumé.
- LOMBARD Jean, VANDERWALLE Bernard, *Philosophie de l'altérité*, Paris, « Seli Arslan », 2012.
- MIANO Léonora,
L'intérieur de la nuit, Paris, Plon, 2005.
Contours du jour qui vient, Paris, Plon, 2006.
Les Aubes écarlates, Paris, Plon, 2009.
La Saison de l'ombre, Paris, Grasset, 2013.
- PABÉ MONGO,
Bogam woup, Yaoundé, Clé, 1980.
L'Homme de la rue, Paris, Hatier, 1987.
Nos Ancêtres les baobabs, Paris, Harmattan, 1994.
- RIFFATERRE Michael, *Essai de stylistique structurale*, présentation et traduction de Daniel Delas, Paris, Flammarion, 1971, P. 163.

SILLAMY Norbert, *Dictionnaire encyclopédique de psychologie*, Paris, Bordas, 1980, entrée stéréotype.

2. Articles

- AMOSSY Ruth, « La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine », dans *Littérature*, n°73, 1989, Mutation d'images, p. 29-46.
- CHALIER- VISUVALINGANELizabeth, « Littérature et altérité. Penser l'autre », dans *Revue d'Etudes Françaises*, Paris-Budapest, 1996, p.133-160.
- CHARAUDEAU Patrick, « Rôles sociaux et rôles langagiers », dans *Modèles de l'interaction verbale*, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence, 1995, p. 79-96.

3. Internet

- FOURNIER Phi Nga, « La stéréotypie, un avatar de la communication incontournable dans l'enseignement-apprentissage d'une langue-culture étrangère. Essai de mise au point conceptuelle », *Synergies Pays Riverains du Mékong*, n° 2, 2010, GERFLINT, pp.47-65, [en ligne] sur <http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Mekong2/mekong2.html>, (Consulté le 5 décembre 2015).
- PAVEAU Marie -Anne, « L'entrée DOXA : Pour un traitement rigoureux d'une notion floue », dans *Mot. Les langages du politique*, 71/ 2003, mis [en ligne] sur URL : <http://mots.revues.org/8683>, (Consulté le 20 novembre 2015).
- SCHAPIRA Charlotte, « Les stéréotypes de pensée et stéréotypes de langue », dans *Congrès Mondial de Linguistique Française- CMLF*, 2014, SHS Web of conférences, P. 65-83, [en ligne], sur www.shs-conferences.org » pdf » mis en ligne 2014/05 (Consulté le 12 octobre 2015).
- SITRI Frédérique, « Dialogisme et analyse de discours : éléments de réflexion pour une approche de l'autre dans le discours », *Cahier de praxématique*, 43/2004, [en ligne], sur URL : <http://praxematique.revues.org/1846> :DOI : 10.4000/praxematique.1846, (consulté le 05 octobre 2015).
- Le TLFi-<http://atilf.atilf.fr/>